

Comment on reconnait l'âge d'une femme à table

Autor(en): **Xem.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 52

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223638>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

COMMENT ON RECONNAIT L'AGE D'UNE FEMME A TABLE...

LA chose est assez facile, il suffit de l'examiner discrètement quand elle mange.

La jeune fille commence à manger avec appétit au dessert.

Celle de vingt ans se jette sur les hors-d'œuvres, les cornichons, la salade.

A trente ans, elle accepte, un blanc de poulet, une aile de perdreau.

A trent-cinq, elle arrive aux viandes noires, gigots, filets de chevreuil, rôtis, etc.

Puis, quand elle mangera du fromage, de l'ail, vous n'aurez plus besoin de lui demander son âge!

Xem.



LA MÈRE

Roman inédit.

— Je sais, fit Paul, et je gagerais, marraine que vous avez subi la même impression que moi. Oh! rien de grave, ma Jeanne, rien de grave. Un peu de mélancolie, voilà tout.

— De la mélancolie?

— Ne trouvez-vous pas, marraine qu'à ces deux faire-part il manque quelque chose? Ou plutôt, on sent qu'un léger voile de deuil entoure ce joli carton. Je l'ai senti flotter autour de moi, ce voile, en lisant *Madame Veuve* et *Monsieur...* tout seul.

— Oui, c'est vrai. Il a raison, Jeanne. Ton père eût été si heureux. Il aimait Paul, il espérait votre mariage.

— Et ma mère, bonne marraine?...

Madame Berger baissa la tête.

— Oui, oui... ta mère aussi, sans doute, ta mère aussi... Dieu ne l'a pas voulu.

Puis, rapidement, pour chasser de nouveau les tristes reminiscences qui semblaient s'attacher sans pitié à toutes leurs pensées, elle s'écria presque enjouée:

— Ah! mes petits, ce n'est pas jour à broyer du noir. Allons, mettez-vous à l'ouvrage! Expédiez « l'honneur et le plaisir ».

Dociles, les jeunes gens s'installèrent à un petit bureau empire. Paul déplaça une grande feuille de papier sur laquelle on avait inscrit, après sérieuse discussion, les noms des privilégiés auxquels l'artistique bristol serait envoyé. Jeanne s'assit devant une pile d'enveloppes. Dans l'œuvre commune, elle s'était chargée d'écrire les adresses, que lui dictait son fiancé.

— Je suis prête, fit-elle, après avoir essayé sa plume. Tu peux partir...

— Nous en étions?

— A la lettre M...

— Ça ne va guère plus vite que le dictionnaire de l'Académie. Voyons... M... la dernière?

— Mlle Louise Monod...

— ...27, Corratier, Genève. C'est parfait. Mlle Berthe Motier, institutrice, Vevey-Plan.

Et la plume gringa sur le papier, tandis que Jeanne, comme une fillette à l'école, répétait lentement, syllabe à syllabe:

— Ma... de... moi... sel... le... Berthe... Motier... ins... ti... tu... trice... Vevey-Plan.

*

— C'est une idylle, avait dit le notaire Poussaz en apprenant les accords de Jeanne Berger et de Paul Dubois, c'est une idylle, mais prévue depuis longtemps. Les amours d'enfance sont les plus tenaces.

Et, comme il se piquait de poésie et rimait en toutes circonstances, publiant même ses alexandrins dans des revues peu artistiques et des journaux populaires, il avait, aussitôt, dédié aux fiancés un épithalame riche en lieux communs et en chevilles. Le thème était, cependant, véridique: le mariage de Jeanne et de Paul confir-

maît bien une de ces pures et puissantes affections d'enfance, qui grandissent avec la vie et se fortifient de chaque événement, grand ou petit, survenu sur la route des ans.

Pierre Dubois, banquier, d'origine vaudoise, avait quitté le canton très jeune, au sortir du collège, pour entrer dans une importante maison de commission fondée, par son père, à Paris. Une amitié d'école le liait à Antoine Berger, et cette amitié survécut à la séparation. Ils s'écrivirent. Lorsque Berger, ayant achevé sa théologie — il était fils de pasteur — imparfaitement convaincu des dogmes évangéliques, abandonna l'Eglise pour le professorat, c'est à Paris qu'il s'installa pour « bûcher les lettres ». La famille Dubois vivait très largement dans une de ces vieilles et grandes maisons du Marais, aujourd'hui démolie. Berger y trouva, dès son arrivée, la table et le couvert. Lorsque, après une semaine, il voulut chercher un logis, son ami Pierre s'y opposa énergiquement, et le jeune étudiant dut établir ses pénates dans le vieil hôtel du Marais. C'était la vie de famille au lieu de l'existence hasardeuse du provincial dépaycé. Il accepta, sans hésiter, d'être le pensionnaire des Dubois, et cette circonstance resserra davantage encore l'intimité des jeunes gens.

Un soir, en devisant, Pierre s'écria:

— C'est entendu, mon vieux: ta femme et toi serez marraine et parrain de mon premier garçon.

Antoine partit à rire.

— Comme tu y vas... Ma femme et moi! Encore faut-il que je sois marié!

— Tu le seras avant moi: tu es fiancé.

— Et une situation?

— Tu l'auras.

Avec l'optimisme audacieux des gens d'affaires, Pierre Dubois édifiait, sans souci des catastrophes. Il avait raison. Toutefois, en ce cas particulier, il se trompa quant à l'ordre des cérémonies. Son mariage fut célébré le premier. Il épousait une Parisienne peu fortunée, mais jolie, séduisante, fine. Il avait de l'argent assez. L'an d'après, Antoine Berger se mariait à son tour avec Mlle Marie Laurent, sa fiancée depuis longtemps, et fille d'un médecin connu sur la rive droite du Léman. La noce coïncida presque avec la naissance, à Paris, du petit Paul, et le jeune marié, fidèle à l'engagement pris quelques années auparavant vis-à-vis d'un bon camarade, emmena sa femme au baptême de l'enfant nouveau-né. Ce fut le voyage nuptial.

Dès lors, la vie se poursuivit, pour les deux couples, dans des voies différentes. Les Dubois s'enrichissaient rapidement; les Berger se contentaient d'une jolie aisance. On s'écrivait de part et d'autre deux ou trois fois, de janvier à décembre. Pierre Dubois et sa femme, au cours d'un voyage d'agrément en Suisse, vinrent serrer les mains à leurs amis. Le petit Paul avait, alors, six ans; Jeanne quatre. Ils jouèrent, jaserent, rirent beaucoup, se disputèrent assez, pleurèrent un peu pour se consoler ensuite, ainsi que font tous les enfants — et peut-être bien les hommes — depuis que le monde est monde. Ce fut leur première entrevue. Deux années plus tard, sans avertir, Pierre Dubois débarqua à Parly, le village des environs de Lausanne où les Berger possédaient une modeste villa. Il était vêtu de noir et donnait la main à son fils, lui-même en grand deuil. Après un long entretien avec son vieux camarade, Pierre Dubois repartit, confiant le petit Paul aux soins de la famille Berger. L'enfant était orphelin, sa mère, morte subitement, le laissait seul au monde exilé loin du nid par des exigences matérielles et mondaines. D'ailleurs, Pierre Dubois liquidait bientôt sa maison de Paris et quittait la France pour créer, à New-York, la Banque franco-américaine d'Escompte et de Crédit. La chaîne qui unissait l'enfant avec son passé était donc, par ce départ, définitivement brisée. Paul n'aurait plus à retourner dans sa ville natale. Il redevenait Vaudois.

Pendant les quinze années qui suivirent ces événements, le banquier revint plusieurs fois en

Europe, mais il ne fit que trois visites à son fils. En revanche, il écrivait souvent aux Berger, se préoccupant de la santé du gamin et s'intéressant à ses études. Paul grandissait dans une atmosphère affectueuse et paisible. Mais, un peu timide, frappé, sans doute, irrémédiablement, par la mort de sa mère, il s'isolait et vivait presque retiré, au milieu même de ses amis. Pour obéir à la volonté paternelle, il n'entra au collège qu'à dix ans, ayant travaillé jusqu'alors avec M. Berger, qui prenait plaisir à former cette jeune intelligence et eût sans doute souhaité de voir épanouir un peu cette âme d'enfant volontairement repliée sur elle-même. Il y fut parvenu, sans doute, mais la mort enleva subitement le bon maître et Paul se trouva sans direction masculine.

C'est à ce moment aussi qu'il devint collégien. Silencieux et obéissant, il se montrait élève louable, mais une vague tristesse l'environnait toujours. Il était rêveur. Il évitait les jeux bruyants et les cris. Il souriait à la joie des autres sans paraître désireux de la partager.

Les gens disaient: « C'est un drôle de garçon ».

Et on le délaissait un peu parce qu'il n'avait pas la gaieté qui illumine habituellement le regard des petits.

(A suivre).

Prosper Meunier.

Bourg Sonore. — La renommée qui avait précédé *Le Spectre Vert* n'était point mensongère. Aussi le Bourg, pour satisfaire aux nombreuses demandes de prolongation, tiendra (en 5^{ème} semaine!) ce film encore huit jours, soit jusqu'au 1^{er} janvier 1931.

Tous les critiques (à part M. J. R. de la Tribune de Lausanne) ont reconnu les beautés contenues dans cette bande, la première que la Métro-Goldwin-Mayer aie fait en langue française, avec le concours d'un des meilleurs metteurs en scène français Jacques Feyder et d'André Lugnet, artiste de la Comédie française.

Donc, une dernière occasion est offerte pour les Fêtes, à tous ceux qui s'intéressent à l'art nouveau, de voir le meilleur film français en langue française. Tous les jours matinales à 15 h. Soirées à 20 h. 30. Téléphone 26.783.

Et pour cause. — On vient d'apporter dans une pharmacie un saltimbanque, avaloir de sabres, de verre pilé, etc., qui s'est évanoui, étouffant, dans l'exercice de ses fonctions, sur la place publique. Et l'apothicaire, qui avait retiré du gosier de l'homme l'objet cause de l'accident:

— Pas étonnant qu'elle n'ait pas passé: c'est une pièce fausse.

Pour la rédaction:

J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

Succursale de Lausanne: PÉPINET-GRAND-PONT

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes:

Margot & Jeannet

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

A retenir...

L'apéritif de marque "DIABLERETS", préparé aux plantes des Alpes est un apéritif sain; il peut être consommé sans crainte et convient aux estomacs les plus délicats.